

LA
FRANCE GUERRIÈRE

DE JEANNE D'ARC A HENRI IV

RÉCITS HISTORIQUES

D'APRÈS LES CHRONIQUES ET LES MÉMOIRES DE CHAQUE SIÈCLE



PAR

CH. D'HÉRICAULT ET L. MOLAND

NOUVELLE ÉDITION

ILLUSTRÉE DE NOMBREUSES VIGNETTES SUR BOIS

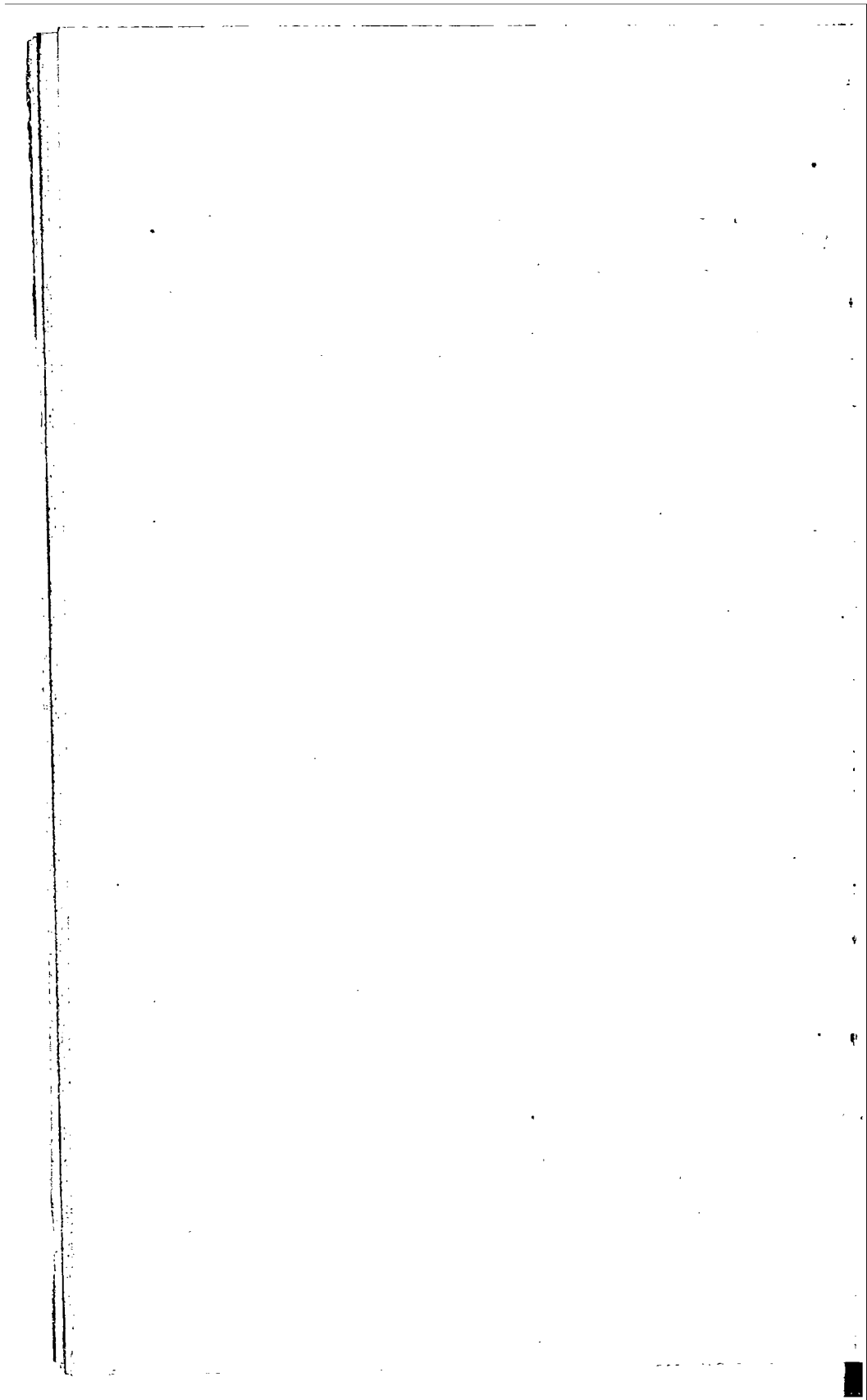
8630.

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1876



LA
FRANCE GUERRIÈRE

DÉLIVRANCE D'ORLÉANS

1429

Jeanne d'Arc.

Orléans était assiégée depuis six mois par les Anglais, elle était réduite à toute extrémité, et, cette dernière barrière détruite, Charles VII n'avait plus qu'à renoncer à tout le nord de la France, lorsque des confins de la Lorraine arriva à Blois, où résidait la cour, une « pauvre petite bergerette » de l'âge de dix-huit ans, qui promettait de délivrer la ville assiégée et de conduire le roi à Reims pour y recevoir le sacre. Jeanne d'Arc eut grand'peine, comme

on sait, à faire prendre au sérieux sa mission et ses promesses. Elle finit pourtant, à force de conviction et de bon sens, de fermeté et d'enthousiasme, par surmonter toutes les difficultés qu'on lui opposait. On lui permit d'accompagner un secours d'hommes d'armes et de vivres qu'on envoyait à Orléans. Le roi lui avait donné une armure blanche à la mesure de sa taille, un cheval noir ; elle avait fait chercher une épée parmi de vieilles armes déposées derrière l'autel de l'église de Sainte-Catherine de Fierbois et s'était fait faire un étendard de soie blanche où Notre-Seigneur était représenté assis au milieu des nues, entre deux anges tenant à la main une fleur de lis. Un vieux chevalier nommé Jean Daulon et un jeune gentilhomme de quatorze ans, Louis de Contes, furent attachés à son service, l'un à titre d'écuyer, ce dernier en qualité de page. Elle eut aussi son chapelain, ses hérauts d'armes et ses gens, parmi lesquels Pierre d'Arc, son frère, vint se ranger.

Avant de partir de Blois, elle dicta des lettres au roi d'Angleterre et aux capitaines anglais :

« Roi d'Angleterre, faites raison au Roi du ciel de son sang royal. Rendez à la Pucelle les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez en France. Elle est venue de par Dieu pour réclamer tout le sang royal. Elle est toute prête de faire paix, si vous

voulez faire raison, par ainsi que vous rendiez France et payiez de ce que vous l'avez tenue. Et si ainsi ne le faites, je suis chef de guerre : en quelque lieu que j'atteindrai vos gens en France, s'ils ne veulent obéir, je les en ferai sortir, qu'ils veuillent ou non ; et s'ils veulent obéir, je les prendrai à merci. Elle vient de par le Roi du ciel vous bouter hors de France. Et vous promet et certifie la Pucelle, qu'elle fera si grand *hahay* qu'il y a mille ans qu'en France ne fut si grand. Si vous ne lui faites raison, croyez fermement que le Roi du ciel lui enverra plus de force que vous ne lui saurez mener d'assauts à elle et à ses bonnes gens d'armes. »

« Entre vous autres, archers, compagnons d'armes gentils et vaillants, qui êtes devant Orléans, disait la lettre aux soldats anglais, allez en votre pays de par Dieu. Et si ainsi ne le faites, donnez-vous garde de la Pucelle, et que de vos dommages il vous souvienne brièvement ! Ne persistez pas dans vos desseins, car vous ne tiendrez point France qui est au Roi du ciel, fils de sainte Marie ; mais la tiendra le roi Charles. Si vous ne croyez les nouvelles de Dieu et de la Pucelle, en quelque lieu que nous vous trouverons, nous frapperons sur vous à horions, et verrons lequel, de Dieu ou de vous, aura meilleur droit. »

Elle écrivait encore aux capitaines anglais : « Guillaume La Poulle, comte du Suffort (Suffolk); Jean, sire de Talbot, et vous, Thomas, sire de Scalles, lieutenants du duc de Bedford, soi-disant régent de France de par le roi d'Angleterre, faites réponse si vous voulez donner paix à la cité d'Orléans, et si ainsi ne le faites, de vos dommages vous souviene ! »

Enfin, elle mandait au duc de Bedford : « Duc de Bedford qui vous dites régent de France par le roi d'Angleterre, la Pucelle vous prie et requiert que vous ne vous fassiez pas détruire. Si vous lui faites raison, encore pourrez-vous venir en sa compagnie où les Français feront la plus belle entreprise qui oncques fut faite pour la chrétienté¹. Écrit le mardi, en la grande semaine, 22 mars 1429. »

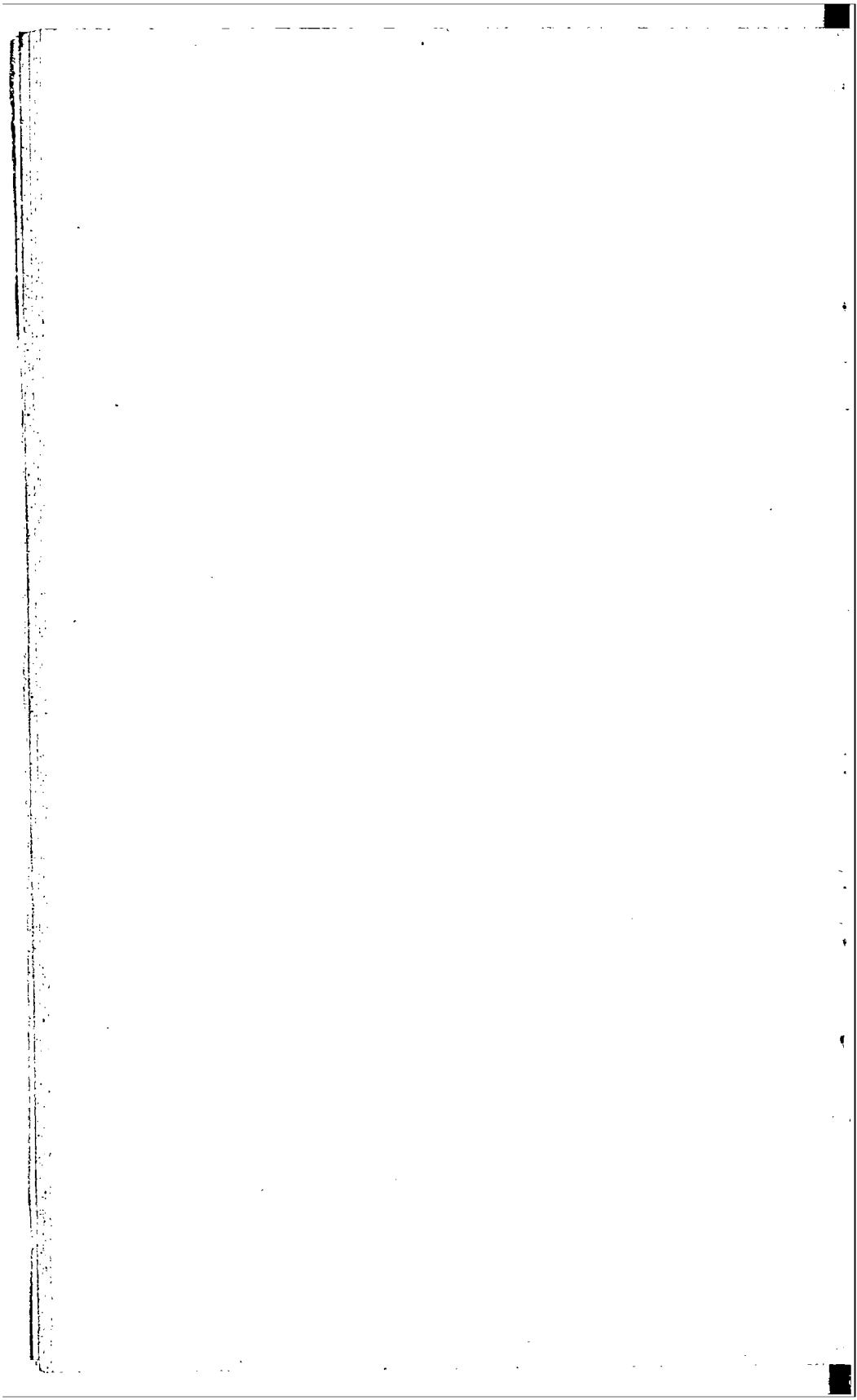
Ces messages furent expédiés par des hérauts d'armes. Jeanne partit avec les troupes et le convoi le 28 avril. Deux routes conduisaient à Orléans, l'une à travers la Beauce et par laquelle on arrivait sans avoir à traverser le fleuve, mais c'était de ce côté que les Anglais avaient leurs plus fortes bastilles ; l'autre, par la Sologne, était moins exposée aux attaques, mais laissait la Loire entre la ville et ceux qui venaient la secourir. Jeanne voulait qu'on

¹ Suggestion d'une croisade commune.



Jeanne d'Arc.





marchât directement par la Beauce. Mais les capitaines, par l'avis même de Dunois, le défenseur d'Orléans, la trompèrent et se dirigèrent par la Sologne.

Elle avait communiqué le matin et ordonné que tous les gens de guerre se confessassent. Elle passa le pont de Blois, par une belle matinée de printemps, au chant du *Veni Creator*. « Tout semblait divin en son fait, écrit Guy de Laval à sa mère, et de la voir et de l'entendre : elle était armée tout en blanc, sauf la tête, une petite hache en sa main, sur un grand coursier noir. Se tournant vers le clergé, elle dit d'une voix féminine : « Vous, les « prêtres et gens d'Église, faites processions et prières à Dieu! » Puis, s'élançant, elle dit : *Tirez avant! tirez avant!* Un gracieux page portait son étendard ployé devant elle. »

La première nuit, l'on campa au milieu des champs. Jeanne coucha dans son armure de fer ; elle souffrit beaucoup, mais n'en continua pas moins sa route. On arriva sur les bords de la Loire, deux lieues au-dessus d'Orléans, vis-à-vis de l'Île-aux-Bourdons. Ceux de la ville étant prévenus se hâtèrent de préparer des bateaux pour aller chercher les bestiaux et les vivres. Mais le vent était contraire : « Attendez un peu, dit Jeanne aux siens

qui s'impatientsaient, car, à l'aide de Dieu, tout entrera en la ville. » En effet, le vent changea tout à coup et les vaisseaux arrivèrent très-aisément et légèrement où était Jeanne. Dunois et quelques-uns des principaux bourgeois étaient sur les barques, désireux de voir la jeune fille dont on s'entretenait dans la ville depuis plusieurs semaines et dont on espérait le salut. Dès que Dunois fut à terre : « Êtes-vous le bâtard d'Orléans ? » lui dit Jeanne. « Oui, Jeanne, » lui répondit Dunois. « Qui vous a conseillé de nous faire venir par la Sologne ? et que n'avons-nous été par la Beauce, à travers toute la puissance des Anglais ? Les vivres eussent entré sans les faire passer par la rivière. » Dunois s'excusa en disant que tel avait été l'avis de tous les capitaines, précisément à cause de la puissance des Anglais sur l'autre rive. Elle répliqua : « Le conseil de Messire, c'est à savoir Dieu, est meilleur que le vôtre et que celui des hommes : il est plus sûr et plus sage. Vous m'avez pensé décevoir, mais vous vous êtes déçus vous-mêmes, car je vous amène le meilleur secours qui ait jamais été envoyé à qui que ce soit, le secours du Roi des cieux. Il ne vient pas de moi, mais de Dieu même, qui, à la requête de saint Louis et de saint Charlemagne, a eu pitié de la ville d'Orléans et n'a pas voulu souffrir que les

ennemis eussent tout ensemble le corps du duc (prisonnier en Angleterre) et sa ville. »

Les bestiaux, les grains ayant été embarqués, les bateaux ne pouvaient suffire au transport des troupes : celles-ci devaient redescendre pour passer le fleuve à Blois et revenir par la Beauce. Jeanne ne voulait pas se séparer de ses gens : « Ils sont tous confessés, disait-elle, et avec eux, je ne craindrais point toutes les forces des Anglais. » Mais on lui fit entendre que sa présence était merveilleusement désirée dans la ville et que le peuple serait déçu s'il ne la voyait pas encore. Ses compagnons joignirent leurs instances à celles de Dunois et des bourgeois. « Jeanne, allez-y sûrement, lui dirent-ils, nous vous promettons de retourner bientôt vers vous. » Elle se décida alors à ne point différer son entrée dans Orléans ; elle monta dans une barque avec Dunois, La Hire et deux cents hommes d'armes.

L'entrée eut lieu à huit heures du soir (29 avril 1429). La foule ne permettait pas d'avancer, tant elle était compacte ; elle faisait éclater une joie « telle que si Dieu fût descendu parmi eux. » Tout en parlant doucement à ce peuple, Jeanne alla jusqu'à la cathédrale, où elle s'arrêta pour rendre grâces à Notre-Seigneur, puis vint à l'hôtel du trésorier du duc d'Orléans, Jacques Boucher, homme

honorable, dont la femme et les filles la reçurent. Elle avait chevauché toute la journée sans boire ni manger. On lui avait préparé à souper ; mais elle se fit seulement verser du vin et de l'eau dans une tasse d'argent, y trempa quelques morceaux de pain. Ce fut tout son repas ; elle fut conduite ensuite dans la chambre qui lui avait été préparée. Charlotte, l'une des filles du trésorier ; partagea son lit avec elle.

Elle voulut savoir d'abord l'accueil que les Anglais avaient fait à ses lettres. Ceux-ci, bien loin d'en tenir compte, avaient gardé ses hérauts et menacé de les brûler. Dunois les mença à son tour d'user de représailles et de faire pendre les hérauts qu'on lui avait envoyés pour l'échange des prisonniers. Jeanne n'avait point d'inquiétude à leur sujet : « Ils ne leur feront point de mal, » disait-elle, et elle envoya un autre messenger avec ce défi : « Va dire à Talbot que, s'il s'arme, je m'armerai aussi, et qu'il se trouve en place devant la ville ! s'il peut me prendre, qu'il me fasse brûler ; mais, si je le déconfis, qu'il fasse lever le siège et s'en aille en son pays ! » Le héraut y alla et ramena ses compagnons. Elle leur demanda ce que les Anglais disaient d'elle ; ils répondirent que ceux-ci en disaient tous les maux qu'ils pouvaient et toutes les injures. Jeanne était

sensible à ces insultes ; elle pleura et prit Dieu à témoin, puis, se sentant consolée, elle dit : « J'ai eu nouvelles de mon Seigneur. »

Elle eût voulu qu'on attaquât sur-le-champ les bastilles anglaises ; mais Dunois jugea prudent d'attendre les renforts qui devaient arriver de Blois. Ceux-ci tardant, il résolut d'aller à leur rencontre. Jeanne l'accompagna jusqu'à une certaine distance, puis rentra avec La Hire et quelques gens d'armes. Les Anglais ne bougeaient point : ils n'étaient pas sans crainte de cette ennemie inconnue ; ils la croyaient sorcière ; ils avaient perdu beaucoup de leur confiance. Avant qu'elle arrivât, deux cents Anglais chassaient aux escarmouches cinq cents Français, et depuis sa venue, deux cents Français chassaient quatre cents Anglais.

Restée à Orléans, elle fit des chevauchées autour des murailles, et le peuple la suivait sans souci du danger. Elle alla visiter de près les fameuses bastilles anglaises que les Anglais avaient baptisées : Paris, Rouen, Londres. Il n'en sortit pas un trait sur elle ni sur son escorte. Au retour, elle entra dans l'église de Sainte-Croix et y entendit les vêpres ; un docteur, nommé Jean de Mascon, s'approcha d'elle et lui dit : « Ils sont forts et bien fortifiés, et ce sera une grande chose à les mettre

hors. — Il n'est rien impossible à la puissance de Dieu, » répondit-elle.

Enfin, on apprend, le 3 mai, que les troupes commandées par les sires de Rais, de Saint-Sévère et de Loré, amenant des vivres et de l'artillerie, arrivaient par la route de Beauce. Jeanne résolut d'aller à leur rencontre. Le mercredi matin, 4 mai, veille de l'Ascension, elle s'arma et, avec grande compagnie de gens d'armes et d'archers, s'avança jusqu'à la porte d'Orléans. Toute l'armée, devant laquelle marchaient des prêtres chantant des psaumes, passa sous le fort de Londres, étendards déployés, Jeanne à côté de Dunois, et pénétra dans la ville. Pas un Anglais ne sortit des retranchements. Orléans semblait vraiment « désassiégée, » selon l'expression d'un des chroniqueurs du temps.

Les capitaines commençaient-ils à craindre que leur part dans l'honneur de la délivrance ne fût plus assez belle ? ou peut-être ne s'accommodaient-ils point de la stratégie naïve de Jeanne, car il y a toujours antagonisme entre la routine et l'inspiration ? On ne le sait, mais Jeanne comprit qu'on voudrait agir sans elle, au risque de tout perdre. Dunois ayant raconté qu'on annonçait la prochaine arrivée d'une troupe anglaise sous le commandement de sir John Falstaff, le vainqueur de la *journee des ha-*

rengs : « Bâtard, bâtard, lui dit Jeanne, je te commande que, dès que tu sauras la venue de ce Falstaff, tu me le fasses savoir, car s'il passe sans que je le sache, je te ferai couper la tête. »

Elle s'alla reposer. Pendant qu'elle dormait, des capitaines livrèrent assaut à la bastille Saint-Loup et y furent très-maltraités eux et leurs soldats. Jeanne se dresse tout à coup : « Ah ! mon Dieu ! s'écrie-t-elle, le sang de nos gens coule par terre... c'est mal fait. Pourquoi ne m'a-t-on pas éveillée?... Vite mes armes, mon cheval ! » Elle descend à la hâte, et, trouvant son jeune page qui jouait sur le seuil du logis : « Ah ! méchant garçon, lui dit-elle, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu ! » Elle fut armée en un instant. Louis de Contes lui amena son cheval, sur lequel elle s'élança. « Mon étendard ! » demanda-t-elle. Le page monta à la chambre et lui passa l'étendard par la fenêtre. Elle partit au grand galop, tellement que les étincelles jaillissaient du pavé, et se dirigea sans hésiter vers la porte de Bourgogne et la bastille Saint-Loup ; déjà on rapportait des blessés. Jeanne s'arrêta pour les laisser passer. « Jamais, dit-elle, je n'ai vu sang de Français, que mes cheveux ne se levassent ! »

Quand elle arriva sur le lieu du combat, la situa-

tion était devenue critique pour les nôtres : ils commençaient à reculer ; mais à la vue de Jeanne, ils reprirent courage et retournèrent à l'attaque ; et de ce moment, dit le chroniqueur, pas un Anglais ne put infliger une blessure à un Français. L'assaut dura longuement. Talbot fit sortir toutes ses troupes des autres bastilles pour secourir le fort attaqué. Mais toute la garnison d'Orléans arriva et se mit en bataille. Talbot fit rentrer ses troupes, renonçant à secourir la bastille de Saint-Loup. Celle-ci succomba vers l'heure de vêpres (entre six et neuf heures du soir). Ses défenseurs se réfugièrent dans le clocher ; beaucoup de soldats prirent les habillements des prêtres et s'en revêtirent, espérant s'échapper à la faveur de ce déguisement. Les vainqueurs voulaient les égorger. Mais Jeanne intervint, les prit sous sa garde et les fit conduire à son logis.

La perte des Anglais fut grande. Jeanne pleura en voyant pour la première fois tant d'hommes morts sans confession. Un Français, poussant devant lui quelques prisonniers, frappa l'un d'eux si violemment sur la tête qu'il tomba. Jeanne, saisie de pitié, descendit de cheval, soutint la tête du blessé et fit chercher un prêtre pour le consoler et l'absoudre.

On célébra dans Orléans des actions de grâces pour ce succès. Les cloches sonnèrent à toutes les églises, « que les Anglais pouvaient bien entendre, lesquels, ajoute le chroniqueur, furent fort abaissés de puissance et aussi de courage par le moyen de cette perte. »

Le lendemain étant le jour de l'Ascension, Jeanne le passa en dévotions et en prières. Les maréchaux et les capitaines tinrent conseil, dans l'hôtel du chancelier d'Orléans, pour décider comment on dirigerait l'attaque le jour suivant. Il fut résolu qu'on passerait la Loire pour attaquer le fort de Saint-Jean-le-Blanc, qui était le principal obstacle à l'entrée des vivres du côté du Berry, et qu'on ferait en même temps une fausse attaque sur les autres bastilles du côté de la Beauce, pour détourner l'attention et occuper les forces des Anglais. Jeanne n'assistait point au conseil : elle était auprès de la femme du chancelier; mais après la conclusion on l'envoya querir, on ne lui parla que de la fausse attaque. Jeanne s'aperçut bien qu'on ne lui communiquait pas tout le projet. « Chancelier, dit-elle, apprenez-moi tout ce que vous avez conclu, je célerais chose plus importante que celle-ci; » et elle allait et venait par la chambre d'un air courroucé. Dunois compléta les explications. « Jeanne, dit-il, ne vous

fâchez point, on ne peut pas tout dire en même temps. Si ceux d'au delà de la rivière viennent de ce côté au secours des bastilles que nous assaillerons, nous nous retournerons sur le fort de la rive gauche qu'ils auront dégarni, et nous ferons du mieux que nous pourrons. »

Ces paroles apaisèrent Jeanne; mais elle voulut aller adresser une sommation aux défenseurs du fort de Saint-Jean-le-Blanc, que commandait William Glasdale ou Glacidas, comme l'appelaient les Français. Jeanne s'avança au bout du pont, d'où l'on pouvait se faire entendre des Anglais; elle leur cria : « qu'ils s'en lassent, que tel était le plaisir de Dieu, ou sinon qu'ils s'en repentiraient. » Les Anglais, Glasdale en tête, l'accueillirent par leurs injures habituelles : vachère, ribaude, etc., « dont Jeanne ne fut pas contente, et elle promit d'aller le lendemain les visiter. »

Cependant, dès le point du jour, les Anglais, lorsqu'ils virent qu'on établissait une communication au moyen de bateaux entre les deux rives de la Loire, renoncèrent à défendre la bastille de Saint-Jean-le-Blanc, la désarmèrent et la brûlèrent et se replièrent sur les deux autres bastilles du midi, celles des Augustins et des Tournelles. Jeanne, ayant traversé la rivière avec peu de monde, marcha droit sur le

fort des Augustins ; elle alla planter son étendard sur le boulevard. Mais en ce moment, un cri s'élevant levé que les Anglais arrivaient à la rescousse du côté de Saint-Privé, ses gens eurent une panique et refluèrent vers le pont de bateaux, entraînant Jeanne avec eux. Les Anglais, voyant ce mouvement, poussèrent des huées et sortirent pour les poursuivre. Mais leur poursuite fut vite arrêtée. La Hire et Jeanne se jetèrent dans les bateaux et vinrent charger les Anglais en flanc. Ceux-ci prirent la fuite à leur tour, et tous les Français, passés en grand nombre, se jetèrent sur le fort des Augustins et l'enlevèrent avant la nuit. Il y avait quantité de vivres et de richesses ; mais comme les Français étaient trop attentifs au pillage, la Pucelle fit mettre le feu en la bastille, où tout fut brûlé. Jeanne avait été blessée au pied par une chausse-trape. Elle voulait rester avec les troupes, qui passèrent la nuit devant le fort des Tournelles. On l'obligea à traverser la Loire et à rentrer à son logis. Toute la nuit, elle fut en grande inquiétude pour ces braves gens qu'elle avait laissés devant la bastille anglaise.

On vint dire à Jeanne que les capitaines étaient d'avis d'attendre les renforts promis par le roi avant de continuer la lutte. C'était probablement

encore quelque manœuvre pour lui enlever l'honneur du succès ; elle ne s'y laissa point prendre. « Vous avez été en votre conseil, répondit-elle, et j'ai été au mien. » Et se tournant vers son chapelain, frère Jean Pasquerel, elle ajouta : « Venez demain à la pointe du jour, et ne me quittez pas ; j'aurai beaucoup à faire, il sortira du sang de mon corps ; je serai blessée au-dessus du sein. »

Le lendemain samedi, le soleil se levait à peine que Jeanne était debout et armée. Elle sortait à jeun, lorsque son hôte, Jacques Boucher, lui montrant une alose qu'on venait d'apporter : « Jeanne, lui dit-il, mangeons ce poisson avant que vous partiez. — Gardez-le jusqu'à ce soir, répondit-elle, pour le souper, nous repasserons par le pont après avoir pris les Tournelles, et nous ramènerons un *godden* (un Anglais) qui en mangera sa part. »

Elle partit avec une grande multitude de gens d'armes et de bourgeois. Elle se dirigea vers la porte de Bourgogne. Le sire de Gaucourt, grand maître de la maison du roi, la tenait fermée et refusait de l'ouvrir. « Vous êtes un méchant homme, lui dit Jeanne ; que vous le vouliez ou non, les gens d'armes vont passer. » Il ne fallait pas songer à mettre obstacle à ce mouvement populaire. Les soldats du sire de Gaucourt ne lui obéissaient

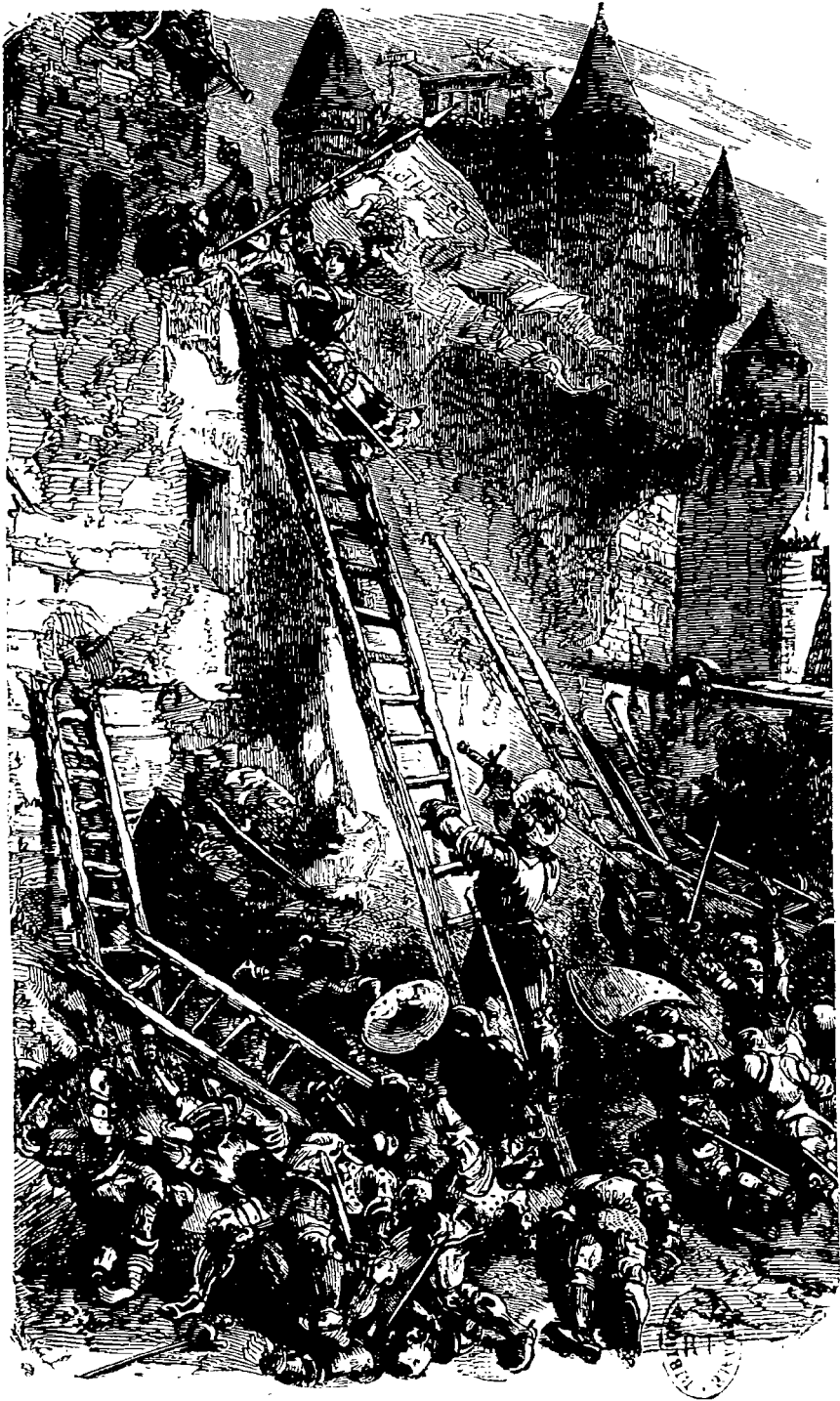
plus ; ils obéissaient à Jeanne. On ouvrit la porte et on en força une autre à côté.

Tout ce monde traversa la Loire sur les bateaux et attaqua les Tournelles. Ce fort s'était mis en défense ; Glasdale y était enfermé avec cinq ou six cents hommes. Les assaillants amenèrent des canons, des coulevrines, les machines nécessaires. L'impulsion étant donnée, tout le monde se mit à l'œuvre avec ardeur, Dunois, La Hire, le maréchal de Rais, les sires de Gaucourt, de Graille, de Gontaut.

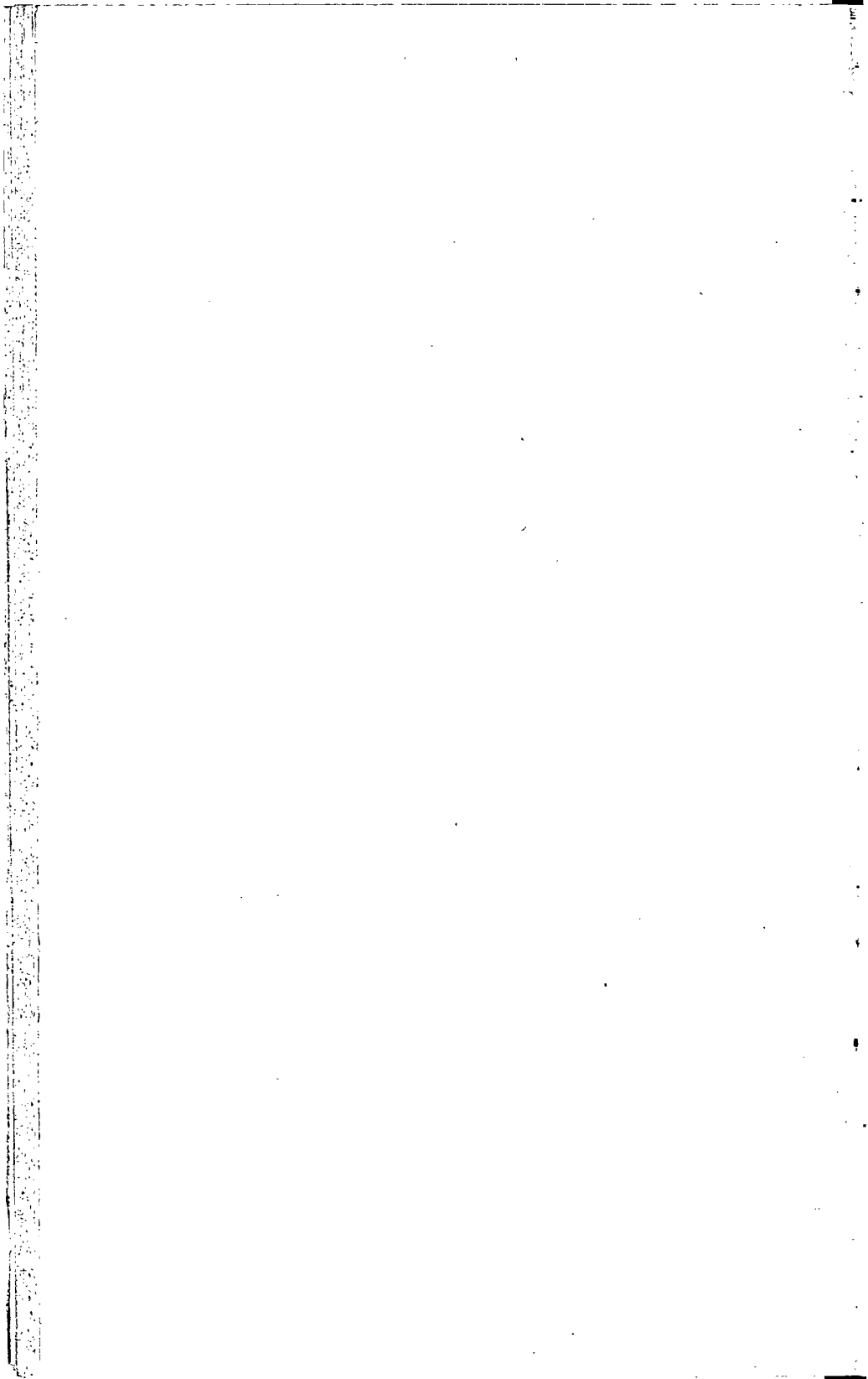
Les Français se précipitèrent à l'assaut si vaillamment, qu'il semblait qu'ils se crussent invulnérables, dit l'historien du siège. Ils furent repoussés cependant. Jeanne, se jetant dans le fossé, prit une échelle et l'appliqua au mur ; un trait la frappa entre le cou et l'épaule. On l'emporta loin du combat ; elle se désarma elle-même. La blessure était profonde, le trait passait par derrière : elle eut peur et fondit en larmes. Mais ce fut l'impression d'un instant ; elle retira elle-même le trait et consentit à ce qu'on mit de l'huile sur la plaie et qu'on éteignît le sang, mais non qu'on prononçât des paroles magiques, comme c'était l'usage alors. Elle remit ensuite son armure et courut rejoindre ses gens.

Pendant le soir approchait et l'on n'avancait pas. Il sembla à Dunois et aux autres capitaines que l'on n'emporterait point le boulevard ce jour-là, et il proposa de donner le signal de la retraite. Jeanne s'y opposa et affirma qu'on entrerait sans retard. Elle alla dans une vigne un peu à l'écart, se mit en prières, puis revint. Un gentilhomme basque avait en ce moment l'étendard de la Pucelle. Elle lui dit de l'approcher des remparts. « Dès que l'étendard touchera le mur, vous pourrez entrer. — Il y touche. — Eh bien, entrez, tout est vôtre. »

L'assaut recommence avec une nouvelle furie. Il paraît aux Français, emportés par un élan irrésistible, qu'ils montent « comme par un degré. » Les Anglais étaient en ce moment attaqués de deux côtés à la fois. Pendant que Jeanne et ses compagnons assaillaient le boulevard, les gens d'Orléans s'étaient élancés sur le pont, dont les Anglais avaient brisé une arche. En cherchant quelque objet pour rétablir le passage, on trouva une vieille gouttière qui n'était pas assez longue, il s'en fallait bien de trois pieds, mais à laquelle un charpentier ajouta une rallonge avec de fortes chevilles. Un chevalier de Saint-Jean, le commandeur de Gêrême, osa passer là-dessus et fut suivi



Jeanne d'Arc attaquant les Tournelles.



de quelques hommes d'armes. On élargit le passage, et l'assaut est livré aux Tournelles.

Ainsi pressés des deux parts, les Anglais furent contraints de céder : en voyant ces flots de peuple, ils croyaient, dirent-ils ensuite, que le monde entier était rassemblé contre eux. Les uns voyaient saint Aignan, patron d'Orléans, les autres l'archange Michel combattre parmi leurs adversaires. Voulant abandonner le boulevard et rentrer dans la bastille, Glasdale et une trentaine des siens traversent un petit pont, qui est brisé par une bombarde, et les Anglais tombent dans la Loire, où ils se noient. Jeanne, émue de pitié à ce spectacle, s'écria : « Glacidas ! Glacidas ! rends-toi, rends-toi au Roi du ciel. Tu m'as injuriée ; mais j'ai grande pitié de ton âme et de celle de tous les tiens. »

Alors les Français entrèrent de toutes parts dans le boulevard et dans les Tournelles, qui furent conquis à la vue du comte de Suffolk, de Talbot et autres chefs anglais, qui ne montrèrent aucune envie de venir à leur secours. Les Français firent un grand carnage des ennemis. Sur le nombre de cinq cents chevaliers et écuyers, réputés les plus preux et hardis de tout le royaume d'Angleterre, avec d'autres traîtres français, on ne fit que deux